

Entretien avec Francis Mankiewicz

Marcel Jean

Number 38, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Jean, M. (1988). Entretien avec Francis Mankiewicz. *24 images*, (38), 18–19.

ENTRETIEN AVEC FRANCIS MANKIEWICZ



PHOTO LOUISE OLIGNY

Réalisateur, Francis Mankiewicz a connu le succès dès son premier film, *Le temps d'une chasse*, qui a remporté trois prix au Palmarès du film canadien de 1972. *Les bons débarras*, qu'il a réalisé en 1980, a quant à lui raflé huit prix Génies en plus de révéler Charlotte Laurier et Marie Tifo au grand public. Son plus récent film, *Les portes tournantes*, qui met en vedette Monique Spaziani et Gabriel Arcand, est présenté cette année au Festival de Cannes, dans la section Un certain regard.

— Existe-t-il un star system au Québec?

F. Mankiewicz Non. Ici, ce qui amène les gens au cinéma, c'est le bouche à oreille. Et les gens ne disent pas: «Va voir tel film parce que un tel y joue!» Ils disent: «Vas-y parce que c'est un bon film!»

— Est-ce que c'est quelque chose qui manque à notre cinéma?

F.M.: Je ne pense pas. Ultimement, le but d'un star-system est d'avoir de la publicité gratuite. Alors, que l'on se serve plutôt des metteurs en scène pour avoir cette publicité — ce qui est le cas présentement — ou que l'on se serve des acteurs, cela ne change pas grand-chose. Quant à savoir si les films se vendraient mieux autrement, il faudrait demander l'avis d'un distributeur.

— Et vous ne pensez pas qu'il puisse y avoir des implications autres que commerciales?

F.M.: En fait, on peut sans doute dire que ce qui est dommage, c'est qu'à cause de cette absence totale de star-system au Québec, il y a un véritable manque de respect envers les acteurs. Les négociations se limitent trop souvent à des affirmations du genre: «Si tu demandes trop, on va en prendre un autre.» On leur fait sentir qu'ils sont interchangeables. Cela avec le résultat que le salaire minimum de l'Union des artistes équivaut à peu près au coût quotidien d'une lampe HM1. Mais la lampe, elle, on l'utilise tous les jours. Ce qui veut dire qu'à la fin du tournage elle a gagné plus d'argent que bien des acteurs. Cette question d'argent

est simplement un exemple du manque de considération qu'on a pour leur travail.

— Et ce n'est pas la même chose ailleurs?

F.M.: À cause de l'aura entourant certains auteurs, ce respect existe en France et aux États-Unis. Là-bas, lorsque les acteurs répètent devant la caméra, l'équipe se tient tranquille. Ici, on a un cinéma où les techniciens gagnent plus que les acteurs. Je me demande d'ailleurs s'il existe d'autres cinématographies de ce type. Mais ici c'est parce qu'on ne tient pas compte du fait que les acteurs prennent un risque énorme en travaillant au cinéma.

— Plusieurs acteurs ont reproché aux réalisateurs de ne pas essayer d'établir une continuité dans leurs rapports avec eux.

ENTRETIEN AVEC PIERRE GENDRON

Croyez-vous que c'est pour cela qu'il n'y a pas de «star system»?

F.M.: Je pense que tous les réalisateurs rêvent de travailler avec les mêmes acteurs, mais que le problème c'est qu'ils n'ont pas les scénarios pour le faire. C'est-à-dire que le manque de bons scénarios oblige les cinéastes à chercher des sujets, à les développer, à écrire des scénarios, etc. Ce qui demande du temps et fait en sorte que, souvent, nous ne faisons un film qu'à tous les cinq ans. Le problème de la continuité, ici, se situe à tous les niveaux et il part de la base. Si j'avais fait un film par deux ans, j'aurais fait environ dix films. J'aurais donc retravaillé quelques fois avec Marie Tifo et avec Charlotte Laurier. Mais quand tu fais un film aux cinq ans, tu as de la chance si tu peux utiliser la même actrice deux fois de suite, comme je le fais présentement avec Monique Spaziani.

— *Vous souhaiteriez donc que des scénaristes et des producteurs vous aident à initier des projets pour que la machine roule plus rapidement.*

F.M.: C'est un peu ça. Et dans cette perspective la seule chose que l'on peut parfois reprocher à l'acteur, c'est d'attendre le téléphone. Au théâtre, les acteurs se sont débrouillés, ils ont créé des troupes, se sont organisés. Au cinéma ils pourraient peut-être faire un pas dans ce sens. Je dis d'ailleurs souvent à des acteurs avec qui j'aimerais travailler de venir me voir avec une idée, un projet, un roman qu'ils ont lu... Mais, enfin... Vous savez, ce qui me reste des grands films que j'ai vus, ce sont des visages d'acteurs. C'est parce que le cinéma québécois n'est pas un cinéma d'action, mais plutôt un cinéma de personnages. C'est pourquoi il ne fonctionne que si les acteurs sont très bons. C'est ce qu'on ne reconnaît pas assez. □

Propos recueillis par
Marcel Jean

Producteur, Pierre Gendron

a produit *Sonatine* (Lion

d'argent à Venise en 1984)

chez Malofilm. Toujours

chez Malofilm, il coproduit

Le déclin de l'empire amé-

***ricain* avec Roger Frappier**

qui est alors à l'ONF. Après

ce succès, les deux produc-

teurs s'associent et fondent leur propre maison de production: Oz. Ils produisent

alors *Un zoo la nuit* avant de s'associer à la maison de distribution Cinéma Plus

où ils produisent présentement quelques téléfilms avant d'entreprendre bientôt

le prochain film de Denys Arcand: *Jésus de Montréal*.

— *Existe-t-il un star-system au Québec?*

P. Gendron: Tout d'abord il faut dire que le star-system n'est plus tout à fait ce qu'il était. Aux États-Unis, une majorité de producteurs travaillent toujours en fonction des entrées potentielles que peut apporter telle ou telle vedette, mais il y a de plus en plus de cas d'exception et les stars sont de moins en moins nombreuses et surtout moins impressionnantes, depuis que les séries télévisées produisent les vedettes. En France, lorsque Catherine Deneuve prêtait sa personne pour les publicités de «Chanel n° 5» c'était toujours pour diffusion hors des cadres du territoire français, celle-ci était tout à fait consciente qu'une star doit se garder d'une trop grande visibilité et que l'aura entourant la star est une chose à protéger. Les problèmes actuels reliés à la chute dramatique des entrées dans les salles françaises sont justement dus en grande partie à ce phénomène de trop grande visibilité des films et des vedettes à la télévision. Depuis les privatisations des télévisions en France on assiste à

une surenchère dans la présentation de films récents, les gens n'ont plus à se déplacer pour aller voir leurs vedettes, ils n'ont qu'à tourner le bouton de la télévision. Au Québec, il n'existe pas de star-system relié au cinéma, nous avons d'excellents comédiens mais le bassin de population n'est pas assez important pour permettre un tel phénomène. Denys Arcand sera la star de son film ou encore nous avons les phénomènes Ding et Dong, présentement les humoristes sont les vedettes mais jusqu'à quand...? — *Quelle influence cela a-t-il sur nos films?*

P.G.: Comme toutes les petites cinématographies, nous devons faire un cinéma d'auteur. Nos films ne pourront jamais avoir les ingrédients qui permettent les gros succès commerciaux à la chaîne. Un *Déclin* ou un *Zoo* chaque année c'est déjà pas mal!

— *Lorsqu'un producteur veut vendre un projet à d'éventuels investisseurs, pourra-t-il les convaincre plus facilement avec des noms de vedettes associées au projet?*

P.G.: Oui et si tu succombes à cette tentation, tu handicapes

le film. Mais cela est probablement moins réel chez nous que pour les Américains et les Français. Lorsqu'on parle coproduction, les vedettes sont toujours extrêmement importantes pour eux.

Pour *Jésus de Montréal* c'est Denys Arcand qui va les intéresser, c'est lui la vedette. L'avantage pour nous sera de pouvoir donner le rôle titre à un excellent jeune comédien peu connu, soit Lothaire Bluteau.

De fait, au Québec il y a deux star-systems: l'américain et le français. Les Québécois se sont appropriés les stars de ces deux pays beaucoup plus qu'ils ont adopté des stars bien à eux. Lorsqu'il y en a une, on la brûle rapidement elle souffre vite de surexposition. Carole Laure et Geneviève Bujold n'avaient pas le choix, pour durer, elles ont dû s'expatrier et comme par hasard l'une est allée chez les Français, l'autre chez les Américains. □

Propos recueillis par
Claude Racine

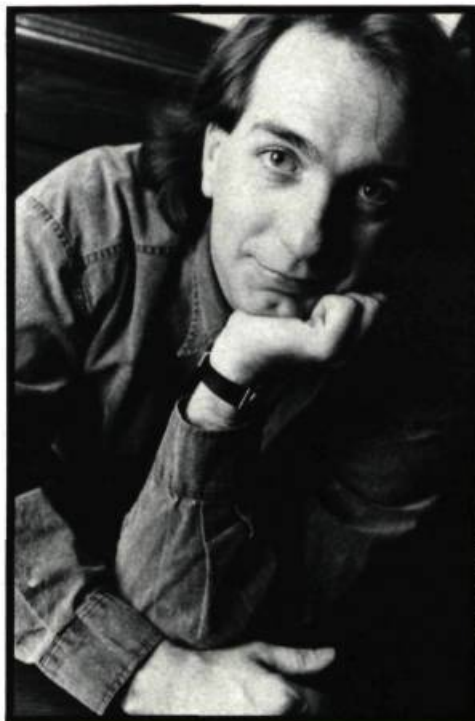


PHOTO LOUISE OLIGNY